

**PAUL LACROIX (1806-1884),  
LE « BIBLIOPHILE JACOB » :  
UNE PASSION, UNE PROFESSION**

PAR

LUCE CREMER

---

INTRODUCTION

De Paul Lacroix, polygraphe aux multiples orientations, on ne retient guère que les deux images du « Bibliophile Jacob », meneur du courant littéraire « Moyen Age » de 1829, et du bibliographe siégeant les trente dernières années de sa vie à l'Arsenal, qui se superposent sans qu'apparaisse une figure d'ensemble. Une étude biographique générale permet de voir comment s'articulent ces différents visages du personnage, à partir de ses multiples relations amicales, érudites, politiques et mondaines, et de ses travaux : il s'en dégage le fil conducteur de son activité, qui le mène du roman troubadour aux sommes bibliographiques, en passant par les propositions bibliothéconomiques, l'historiographie officielle et la direction de grandes publications collectives.

---

SOURCES

Les sources sont constituées pour l'essentiel par la correspondance adressée et reçue par le Bibliophile Jacob, et par ses papiers littéraires, complétés par un échantillon de ses ouvrages imprimés.

La Bibliothèque de l'Arsenal conserve un fonds légué en 1929 par Paul Guilhiermoz, petit-neveu de Paul Lacroix, très important tant par la quantité des

pièces que par leur diversité : on y a dépouillé en particulier des dossiers de papiers familiaux (ms 9653), les documents relatifs à l'entreprise du *Moyen Age et la Renaissance* (ms 9665), de la correspondance avec les libraires (ms 9668), ainsi que des manuscrits et pièces de critiques. Un ensemble d'autographes rassemblés par Lacroix puis par son petit-neveu (ms 9623 : plus de 10 000 noms) comprend aussi une centaine de pièces de Paul Lacroix lui-même.

Parmi les nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale se trouve un très riche ensemble de correspondance, dispersée dans les papiers de nombreuses personnalités littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle : les Goncourt, Pierre Clément, les Houssaye, Jules Cousin, Libri... Plusieurs centaines de pièces ont été notamment exploitées dans le fonds Guilhiermoz (nouv. acq. fr. 22 952).

Ont été également utilisées à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, une collection d'articles de presse (fonds des Actualités) et quelques lettres, de même qu'à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et aux Archives nationales les registres de déclarations des imprimeurs de Paris (F<sup>18\*</sup> II).

La Bibliothèque municipale de Montpellier possède une collection amorcée par Lacroix de son vivant, avec le dessein d'en faire le témoin de l'activité de toute sa vie, et complétée par legs (un dossier conservé aux Archives municipales de la même ville permet d'en restituer l'histoire). Sur vingt-trois « liasses » (pouvant comprendre plusieurs cartons), dix ont été entièrement dépouillées, les autres sondées : elles comprennent particulièrement un ensemble de nombreux brouillons, plans ou projets d'ouvrages, allant des essais juvéniles du bibliophile jusqu'aux entreprises interrompues par sa mort, ainsi qu'une série précieuse de prospectus définissant clairement ses ambitions, divers écrits théoriques et articles relatifs aux bibliothèques, et des catalogues élaborés pour des collections spécifiques (Soleinne, Motteley). Ont été exploitées en outre de nombreuses minutes de lettres et de la correspondance reçue d'érudits ou des ministères de l'Instruction publique et de l'Intérieur, et des pièces de procès littéraires. Une collection complète des ouvrages imprimés de Lacroix, détaillée dans un catalogue systématique rédigé selon ses projets, a considérablement aidé à établir la bibliographie de ses œuvres.

---

## PREMIÈRE PARTIE

### INVENTION ET SUCCÈS DU BIBLIOPHILE JACOB (JUSQUE VERS 1838)

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LA FAMILLE DE PAUL LACROIX, SES PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES (1806-1828)

Lacroix bénéficie dans son enfance de la situation sociale bien assise de sa famille dont les membres, des côtés paternel comme maternel (Bochet), occupent presque tous des fonctions à responsabilité dans l'administration. Propriétaires à

Paris et en province, ils se réunissent continuellement autour du personnage imposant du grand-père, Edme Bochet, administrateur honoraire des Domaines, serviteur exemplaire de l'État et référence constante pour ses descendants. De cette atmosphère chaleureuse, Paul Lacroix gardera toute sa vie un sens de la famille très marqué. Outre un milieu harmonieux et aisé, ses parents lui offrent d'emblée une certaine familiarité avec les lettres : sa grand-mère paternelle, Anne-Marie Allote Chancelay, a publié de petits romans, de même que son père qui a surtout chanté des vers à la gloire de l'Empire.

Le début de la vie de Paul Lacroix connaît pourtant des incertitudes liées aux répercussions de la décomposition de l'Empire dans une famille de fonctionnaires, et à la mort prématurée de son père qui laisse une fille et trois fils en bas âge. Son enfance reste néanmoins protégée et toute latitude lui est laissée de se lancer dans la voie littéraire. Il fait, parallèlement à des études assez réussies pour justifier sa participation à diverses épreuves du Concours général, de nombreuses tentatives d'écolier, poétiques et théâtrales. Ses premiers travaux publiés, à l'âge de dix-sept ans (rééditions de Marot, Rabelais et Malfilâtre), dénotent déjà non seulement du goût pour la philologie et des ambitions scientifiques, mais surtout une aptitude certaine à sentir et satisfaire une attente du public.

Aussitôt après, Paul Lacroix tente de se faire reconnaître comme dramaturge. Mais les nombreuses pièces qu'il écrit de 1822 à 1824 se heurtent aux refus répétés des théâtres de boulevards comme des théâtres royaux, qui déplorent tous un manque de sens dramatique, des incohérences et des longueurs que ne parviennent pas à masquer des qualités d'esprit et d'aisance de style. Ces échecs conduisent peu à peu le jeune homme au genre satirique, par le biais notamment d'une Épître vengeresse au vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts, coupable de n'avoir pas favorisé l'admission d'une de ses pièces, et cible de prédilection des pamphlétaires.

Paul Lacroix prend ainsi bientôt pied dans la petite presse politique, où ses ardentes convictions libérales trouvent à s'employer. Il en profite pour nouer, au sein notamment du *Figaro*, des relations importantes pour la suite de sa carrière (Le Poitevin, J. Janin) et acquérir un certain métier : la presse permet de travailler particulièrement la rapidité et la justesse d'écriture en fonction des besoins du public qu'il apprend à discerner de mieux en mieux. C'est aussi dans le milieu des lettres qu'il fréquente ses amis et se lie pour toujours avec une actrice, Apoline Biffe.

## CHAPITRE II

### LE ROMAN HISTORIQUE : UNE OCCASION A SAISIR

L'extrême fin de la Restauration est l'époque troublée du triomphe de formes nouvelles. L'histoire connaît une vogue extraordinaire, dans le sens d'un rêve de retour aux origines ; elle envahit tous les domaines des arts. La peinture et la littérature particulièrement se ruent sur le Moyen Âge, époque la plus goûtée parce que la plus éloignée, la plus mal connue et la plus propre à servir de support à une protestation contre les temps présents.

Le roman, surtout, répond à cette mode en tâchant d'acclimater à notre histoire nationale les caractéristiques qui ont fait le succès de Walter Scott : le

rendu de la couleur locale, les descriptions, de plus en plus envahissantes, des mœurs et costumes d'une époque. Mais le mouvement français introduit une nouveauté avec le pastiche linguistique, qui représente le meilleur garant de dépaysement. C'est Lacroix qui exploite le premier cette intuition pertinente et, préparé par ses éditions de poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, applique de façon systématique les dialogues en « *vieux langage* ».

Ce mouvement se détermine encore par une certaine surenchère de scènes à sensation : *La danse macabre*, ou *Les deux fous* de Lacroix sont particulièrement riches en tableaux alternant l'horrible et la sensualité, dont la crudité est censée retenir l'attention du lecteur et l'empêcher de s'apercevoir trop vite du vide psychologique du récit. Mais là encore, Paul Lacroix démontre sa sensibilité au goût public en décelant rapidement l'essoufflement qui guette le genre : il s'oriente donc dès 1832, avec des sujets contemporains (*Un divorce*, *Vertu et tempérament*), vers un roman qui accorde davantage de place à l'étude des caractères qu'à la description des mœurs.

L'originalité de Lacroix ne consiste pas seulement en l'introduction d'artifices, fructueux mais finalement peu viables, mais aussi en une attention constante apportée à l'aspect visuel de ses livres. Il est ainsi l'un des utilisateurs les plus intelligents et les plus représentatifs de la vignette romantique, conçue à la fois comme invitation à la lecture et comme relais du texte : tous ses romans des années 1830 à 1835 sont illustrés de gravures de Tony Johannot. En outre, Lacroix soigne la présentation matérielle de ses œuvres, éditées alors chez Renduel : pour chaque édition, il prévoit quelques exemplaires spéciaux, sur grand papier de couleur avec gravures sur parchemin, qu'il distribue à des amis connaisseurs comme Guilbert de Pixérécourt.

S'il n'a certes pas de génie littéraire, Lacroix comprend d'emblée que l'image qu'il donne de lui, soigneusement élaborée, est une composante essentielle de son succès. Il forge dès 1829 le personnage du « bibliophile Jacob âgé de cent vingt-cinq ans », abondamment commenté dans la presse et dont le succès (il correspond presque trop bien à l'atmosphère fantastique et macabre du choléra et des barricades) va quasiment le rendre prisonnier, figeant sa réputation dans un genre qu'il abandonne pourtant rapidement.

Ce succès, d'ailleurs, touche une audience variée : sa famille et ses proches le soutiennent, de même que des lecteurs pour le moins avertis comme Victor Hugo, mais surtout le public à demi lettré des cabinets de lecture. La contrefaçon, excellent baromètre de la popularité d'un auteur, le place dans le premier quart des écrivains les plus constamment réédités.

### CHAPITRE III

#### UNE SITUATION INFLUENTE DANS LE MILIEU LITTÉRAIRE

Paul Lacroix participe très vite à de fructueuses entreprises de librairie, comme la collection des *Mémoires historiques* éditée par Mame : il utilise dans ces travaux de reconstitution ses qualités de rapidité et de souplesse, en même temps qu'il se fait connaître comme chef d'équipe, en dirigeant les recherches rémunérées d'une quinzaine de jeunes littérateurs. Il s'insère ainsi étroitement dans

le système d'une librairie en pleine restructuration, contrainte d'innover dans les domaines des choix littéraires, des techniques de production et de la politique de diffusion. Lacroix témoigne de son appartenance à ce milieu également en se montrant solidaire de libraires en difficulté, comme Mame ou Ladvoat. Sa situation matérielle le lui permet, du reste, dans ces années où sa production va d'une demi-douzaine à une dizaine de volumes par an, qui lui rapportent en général mille cinq cents francs chacun.

La position notable qu'il occupe en fait un personnage dont la critique est recherchée, même par les plus grands. Les libraires (Gosselin) et les auteurs (Balzac, Hugo) comptent sur lui pour promouvoir le lancement d'un ouvrage, de même qu'une foule de petits solliciteurs en tous genres. Lacroix tente de profiter de la faveur dont il jouit pour opérer un retour au théâtre, qui ne lui réussit décidément pas ; il est plus efficace comme second rôle, en épaulant utilement Hugo, notamment lors de la bataille d'*Hernani*.

Il fréquente alors assidûment les membres du cercle romantique dont le mode de vie échevelé tente parfois de reproduire les élans littéraires : Dumas, Sainte-Beuve, son cousin le sculpteur Jean du Seigneur et le petit cénacle qu'il réunit dans son atelier. Mais ces relations, où intérêts littéraires et amitiés sont étroitement mêlés, ont leur revers obligé avec des brouilles diversement graves (Balzac) : Lacroix non seulement est très susceptible sur la question de sa réputation, mais il n'hésite pas faire état de ses nombreuses blessures, parfois bien imaginaires.

L'influence de Lacroix augmente encore grâce à sa position dans la presse littéraire : l'amitié qu'il a nouée avec A. Pichot, son aîné et son guide, l'amène à collaborer à la *Revue de Paris*, et c'est avec lui encore qu'il dirige le *Mercure de France au XIX<sup>e</sup> siècle*, dont il s'est rendu propriétaire (1831). Cette situation centrale lui permet de découvrir et pousser de jeunes littérateurs, notamment Nerval et Gautier, qui fréquentent le petit cénacle de Du Seigneur, et surtout Henri Martin auquel il confie l'essentiel de la responsabilité d'une publication originale et éphémère, le *Gastronome*. Il l'introduit dans le milieu de l'édition parisienne et, surtout, il lui fournit l'occasion d'ébaucher son premier travail historique, avec une *Histoire de France* compilée d'après divers historiens, entreprise d'abord commune qu'il lui abandonne bientôt.

Depuis longtemps, Lacroix est disciple des plus grands bibliophiles, le dramaturge Pixérécourt, ancien familier de son père, Bérard et Nodier. Il devient rapidement maître en rassemblant une collection personnelle et formant le goût d'amis comme Janin. Ses études le portent particulièrement vers la bibliographie, domaine où il prend place en collaborant dès sa création au *Bulletin du bibliophile* (1834).

## CHAPITRE IV

### DIVERSIFICATION OU RÉORIENTATION ?

Vers 1833-1836, Lacroix s'efforce de démontrer la complémentarité intellectuelle des deux domaines romanesque et historique (notamment dans la préface à son roman *Les Francs-Taupins*, 1834 : « L'histoire et le roman historique »). N'ayant pas encore accompli de véritable recherche scientifique, il peut prétendre que



l'élaboration d'un roman lui coûte autant de travail de collecte de documents qu'à un historien l'établissement et l'exposé des faits. Allant plus loin, il n'hésite pas à inclure dans le champ purement historique ses productions romanesques, ce qu'explique certainement une conception restrictive des sources de l'histoire, dont il ne prend jamais en compte que les mémoires et témoignages narratifs.

Plus convaincante que ces équivalences théoriques est l'allusion à l'équilibre financier obtenu par une telle répartition de ses efforts : la conjoncture est encore alors suffisamment favorable au roman pour que Lacroix ne renonce pas à une source de revenus importants et d'un rendement, relativement au temps consacré, bien supérieur à celui de la recherche.

Enclin cependant à consacrer de plus en plus de temps à l'histoire, notamment à l'édition des sources (avec un projet monumental de collection des chroniques de l'histoire de France dont une faible partie seulement verra le jour), il se tourne vers l'État pour suppléer le manque à gagner pécuniaire. La reconnaissance de ces travaux et de son nouveau statut d'historien à part entière est consacrée par la Légion d'honneur qu'il reçoit en 1835 pour son vingt-neuvième anniversaire, puis par sa nomination, en 1837, au Comité historique des monuments écrits.

En même temps, il commence à marquer son intérêt pour les bibliothèques : en 1836, il dénonce (*Les bibliothèques publiques de Paris en 1831*) les plaies majeures de la Bibliothèque royale : prêt à domicile mal contrôlé, absence de surveillance physique des lecteurs, qu'il propose de pallier par un système de marques et contremarques. Cette analyse vigoureuse, qui témoigne d'une bonne connaissance de l'établissement, contient déjà nombre d'éléments qu'il reprendra au cours de ses propositions successives.

L'incendie des ateliers de brochage de la rue du Pot-de-fer (1835), bien connu, détruit le manuscrit et la majorité des exemplaires de l'importante *Histoire du XVI<sup>e</sup> siècle* de Lacroix, qui aurait dû compter cinq volumes, et touche à plusieurs entreprises auxquelles il est intéressé. C'est à la même époque que Lacroix entreprend, pour répondre à un concours institué par testament, une *Histoire de Soissons* (1836-1837, 2 vol.) pour laquelle il demande la collaboration d'Henri Martin : mais il doit, après avoir mené ce travail à bien, protester en justice contre l'attribution du tiers du prix à un concurrent, auteur d'une histoire topographique manuscrite, partition contraire à l'esprit et à la lettre du legs autant que la non-publication de l'œuvre. Lacroix, vainqueur de ce procès, semble être au mieux de sa double activité de romancier et d'historien, mais cette époque marque pourtant une coupure : ses travaux historiques réellement documentés lui prennent nécessairement de plus en plus de temps, le menant à considérer le roman comme ressource pécuniaire.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### PAUL LACROIX BIBLIOLOGUE (1838-1855) : TENTATIVES NOVATRICES, A LA RECHERCHE D'UNE RECONNAISSANCE OFFICIELLE

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LA CRISE (1838-1839)

L'effort intensif qu'il a fourni pour terminer dans les temps imposés son *Histoire de Soissons* a ruiné la santé de Paul Lacroix, qui souffre de troubles de la vision, de crises nerveuses et d'insuffisance pulmonaire. Cet épuisement physique le pousse à chercher en Italie un climat propre à refaire ses forces, mais aussi une diversion au profond découragement qui l'habite : le genre romanesque connaît alors une désaffection marquée qui dresse bien souvent, le flou législatif et commercial de l'organisation de la librairie aidant, les auteurs contre les libraires. Cette situation se traduit particulièrement pour Lacroix par le litige qui l'oppose au libraire Dumont (1838), accusé d'entraver, par le stockage volontaire d'exemplaires invendus, l'entreprise d'une réédition chez G. Barba. Ce procès est une occasion de développer tous les griefs que Lacroix a accumulés contre les libraires, liés aux difficultés spécifiques de la librairie de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : premiers tirages à petit nombre d'exemplaires, politique d'annonces et diffusion des ouvrages.

Mais Dumont est loin d'être seul responsable, et plusieurs tentatives romanesques de Paul Lacroix, quasiment les dernières (1840), se soldent, au mieux, par un demi-échec. La crise de la librairie se conjugue en effet à sa fatigue extrême et la défaveur du public au tarissement de son inspiration : il est temps d'exploiter des domaines nouveaux.

#### CHAPITRE II

##### DE NOUVEAUX CHAMPS DE RECHERCHES

S'il n'aide pas Lacroix à tirer de nouveaux fruits de son imagination, son voyage d'Italie lui est l'occasion de recherches, d'examen et de catalogage systématiques de manuscrits relatifs à l'histoire de France, au cours d'une tournée dans les plus grandes bibliothèques du pays. Il met bientôt en pratique son savoir-faire en rédigeant le catalogue de sa propre bibliothèque (1839-1842) dont la conjoncture l'oblige à se défaire. La description des différents pans de ses collections (manuscrits et livres anciens) introduisent et consacrent l'usage de la datation et de l'analyse des pièces.

En renonçant au roman, Lacroix adopte un autre genre de littérature de fiction, qui s'appuie davantage sur une véritable politique commerciale : les keepsakes et autres recueils collectifs auxquels il collabore et surtout qu'il dirige fréquemment. Ses projets d'œuvres complètes tentent de conclure de façon rentable son activité de romancier. Parallèlement, il s'intéresse à la question de la propriété littéraire, au sein de la Société des gens de lettres.

### CHAPITRE III

#### L'ALLIANCE DES ARTS

Pendant les années 1840, Lacroix dirige avec T. Thoré, dit aussi W. Burger, une agence de critique, de catalogage et de vente d'œuvres d'arts et collections littéraires. Le *Bulletin* de cette agence est encore un bon témoin de l'actualité et du marché des arts à l'époque, et Lacroix y fait souvent preuve d'une réelle modernité.

Son activité essentielle consiste à compenser l'inconvénient de la vente avec dispersion par la rédaction de catalogues où les collections puissent perdurer en une entité intellectuelle (bibliothèques dramatiques Pont-de-Vesle et Soleinne). Car il est fort difficile de transmettre en son entier une bibliothèque que seul l'État, bien souvent, serait en mesure d'acquérir. Encore Lacroix a-t-il bien des difficultés à lui faire accepter le legs de la bibliothèque elzévirienne Motteley (1853), dont il est expressément chargé et qu'il finit par installer au Louvre.

### CHAPITRE IV

#### PAUL LACROIX ET LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Lacroix a ainsi bel et bien acquis des « connaissances spéciales », selon ses dires, justifiant ses candidatures réitérées pour l'obtention d'un poste dans une bibliothèque publique. Aux divers problèmes qui agitent alors la bibliothéconomie (statuts, locaux, méconnaissance des mouvements), il répond surtout en bibliographe en insistant fortement sur la question du catalogue. Tout en conservant le principe du catalogage méthodique des imprimés, il préconise, pour éviter un chantier s'éternisant de trop nombreuses années, une fermeture totale de la Bibliothèque royale : seul un arrêt total des mouvements permettrait un récolement sûr des ouvrages. Enfin, un premier essai dans une bibliothèque plus réduite, comme l'Arsenal, éviterait à la Bibliothèque royale les tâtonnements inhérents à une première tentative.

Au moment même où il s'indigne des prélèvements et déprédations qui détériorent les fonds des bibliothèques publiques, Lacroix prend vivement la défense de l'auteur des plus graves exactions en ce domaine, le scientifique Guillaume Libri. Il défend en toute bonne foi, aux côtés de Mérimée et Jubinal,



entre autres, le piller des trésors de nombreuses bibliothèques de province, qui avait eu l'occasion de lui rendre service comme secrétaire de la Commission pour la rédaction du catalogue des manuscrits de bibliothèques publiques, en proposant la mise à contribution de ses compétences.

## CHAPITRE V

### PAUL LACROIX HISTORIEN : LES GRANDES PUBLICATIONS

Lacroix se rapproche peu à peu du pouvoir politique : l'âge a tempéré ses passions libérales et l'Empire autoritaire, en le rattachant à la tradition napoléonienne de son enfance, le satisfait amplement. La célèbre Mme Cornu, qui est sa parente, l'a du reste mis en contact avec Louis-Napoléon, qui lui accorde sa protection. Après un projet d'édition des *Œuvres complètes de Napoléon I<sup>er</sup>*, Lacroix réalise l'*Histoire anecdotique et populaire de Napoléon III*, manière d'ouvrage publicitaire sur l'empereur et la dynastie.

Exercé par son activité de directeur de journaux, de keepsakes et d'agence de vente aux enchères à coordonner des travaux, Lacroix se lance dans plusieurs séries historiques dont la plus importante, l'ouvrage en livraisons intitulé *Le Moyen Age et la Renaissance* (5 vol.), combine histoire et histoire de l'art. Il réussit à rassembler pour cette collection les signatures des plus grands érudits du temps, qu'il dirige très attentivement pour conférer à l'ensemble son unité. Cet énorme travail de coordination, dénié par les créanciers de son associé F. Séré, directeur artistique de l'ouvrage, qui ont abusivement vendu la propriété littéraire de Lacroix pour se dédommager, fera l'objet de toute une recherche à visée démonstrative dans le procès qui s'ensuit.

---

## TROISIÈME PARTIE

### LE BIBLIOGRAPHE DE L'ARSENAL : UNE IMAGE POUR LA POSTÉRITÉ (1855-1884)

---

## CHAPITRE PREMIER

### FONCTIONS OFFICIELLES

Les relations de Lacroix avec le pouvoir restent empreintes d'ambiguïté : il est enfin nommé conservateur dans une bibliothèque publique, à l'Arsenal (1855), où il est spécialement chargé du catalogue des manuscrits. Mais il se sent volontiers

la cible d'un complot, considérant que toute décision administrative concernant les bibliothèques le vise spécifiquement et multipliant dans ses courriers les allusions, toujours voilées, à sa situation de victime.

La femme de son frère Jules, Caroline Rzewuska, l'introduit dans les milieux polonais et russe, et il devient historiographe du tsar avec la commande d'une *Histoire de Nicolas I<sup>er</sup>*, dans la lignée de Voltaire qu'il s'applique à suivre. Il accomplit à cette occasion le deuxième grand voyage de sa vie en se rendant à Saint-Petersbourg et Moscou au printemps 1860. Cette charge qui, en comblant son besoin presque maladif de reconnaissance officielle, lui apporte un surcroît d'honneur auquel il est très sensible, quoi qu'il en veuille laisser paraître, complète aussi substantiellement sa pension de conservateur.

## CHAPITRE II

### PAUL LACROIX ET LA QUESTION DE L'INSTRUCTION

Un autre domaine dans lequel Lacroix est très représentatif de son siècle est l'attention qu'il porte à la question de l'instruction, qu'il envisage avec une sorte de foi comme un outil de régénération des masses populaires. C'est dans cet esprit, et parce qu'il goûte fort la position de bienfaiteur, qu'il dote largement la toute jeune bibliothèque populaire des Amis de l'instruction du XIX<sup>e</sup> arrondissement, dont l'ardente mystique républicaine finira toutefois par le détacher quelque peu.

Ces convictions se font jour aussi dans la forme didactique que prennent de plus en plus ses publications. *Le livre d'or des métiers*, dès 1850, et surtout la collection publiée chez Didot dans les années 1870 (*Les arts au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance, Dix-septième siècle, Dix-huitième siècle...*) veulent former des tableaux clairs et complets par tranches chronologiques, pour lesquels Lacroix utilise, sans guère procéder à de nouvelles recherches, les techniques d'exposition et les illustrations rassemblées au cours de ses diverses activités. Les introductions de ces ouvrages, leur diffusion et leurs remaniements posthumes accentueront progressivement leur aspect de manuel instructif.

## CHAPITRE III

### L'ÉTUDE DU LIVRE

Le travail de Lacroix comme catalogueur de collections privées ou publiques nourrit ses articles et forme la base de ses recherches bibliographiques : il rassemble ainsi patiemment de grandes sommes (Molière, La Fontaine, Restif de la Bretonne, projets pour Rabelais interrompus par sa mort) qui, pour n'être pas parfaites, n'en ont pas moins le mérite de susciter des travaux plus rigoureux. Car Lacroix fait souvent une utilisation imprudente de sa prodigieuse mémoire : l'on peut citer de nombreux exemples d'extrapolations et d'attributions osées (les *Mémoires* de Casanova attribués à Stendhal...). Il reste que ce sont souvent ses rééditions, même fautives, qui replacent tel ou tel auteur dans le circuit des écrivains étudiés.

Si ses interprétations sont parfois sujettes à caution, sa renommée d'érudit est étendue et lui vaut de nombreuses consultations, à la suite desquelles il consacre un temps important en recherches. Il se fait, entre autres, le guide de l'historien économiste Pierre Clément ; c'est à lui que l'abbé Garroni Doria, bibliothécaire de la duchesse de Berry, soumet son nouveau système de classement bibliographique et propose de fonder une Académie bibliologique.

Lacroix enfin est une source précieuse pour l'histoire du livre en son temps, non seulement par les goûts et principes qu'il reflète involontairement, mais par la réunion systématique de témoignages : il rassemble ainsi une rare collection des éditions et de la presse révolutionnaires et romantiques ; on le voit souvent consulté pour donner ses souvenirs sur cette période. Divers articles et préfaces (*Le commerce des livres anciens*), l'ébauche de ses *Mémoires* inédits, des discours prononcés à l'occasion de funérailles de confrères bibliographes, fournissent autant de renseignements sur la vie du livre au XIX<sup>e</sup> siècle.

## CHAPITRE IV

### LAISSER DES TRACES : LA BIBLIOTHÈQUE DE MONTPELLIER

Le legs projeté par Lacroix et les dons qui l'amorcent dès 1877 répondent à cet ancien désir, manifesté depuis sa jeunesse, de laisser sa marque dans une ville moyenne, où son souvenir puisse être honoré comme celui d'un bienfaiteur et d'un savant. Le soin apporté tout au long de sa vie à l'élaboration de son image se tourne maintenant vers la postérité pour laquelle il construit méthodiquement sa statue : à défaut de pouvoir rassembler une collection complète de ses travaux, il adresse peu à peu à la bibliothèque de Montpellier un ensemble de documents couvrant tous les champs de ses recherches, papiers qui attendent manifestement le biographe. Car il profite de cette occasion pour éclairer, parfois justifier tels épisodes de sa carrière et faire apparaître le dessein qui l'a guidé : les manuscrits portent souvent des annotations tardives, la collection de ses milliers de volumes imprimés est classée systématiquement.

Cette préoccupation du reste n'est pas illusoire : il subsiste plusieurs témoignages de l'intérêt suscité parmi les bibliophiles et érudits par le sort des papiers de Paul Lacroix, voire de l'attente d'une publication posthume.

---

## CONCLUSION

Il ressort finalement de l'étude de la vie de Lacroix que son activité n'est pas si éparpillée qu'il y paraît d'abord, ses différents centres d'intérêt s'emboîtant les uns à la suite des autres. Ses goûts naturels, sa passion des lettres sont relayés par une haute idée de sa mission de mise à portée du public, qu'il s'agisse

d'érudits ou de jeunes enfants, des trésors littéraires. Toute sa carrière est ainsi guidée par l'atmosphère du temps, que sa réceptivité lui permet d'épouser étroitement. Sa polyvalence certes lui vaut des critiques et suscite parfois une juste méfiance, mais cette même incapacité à produire une œuvre fondamentalement originale est paradoxalement source de richesse : il représente pour l'historien un témoin fidèle et, reflétant des pans très différents du monde des lettres, il laisse passer à travers lui le siècle tout entier.

---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

Paul Lacroix vu par ses contemporains : portraits et critiques de journaux, poèmes dédiés au bibliophile Jacob. – La vie de famille : lettres intimes, pièces de circonstances. – Débuts littéraires : deux pièces refusées par l'Ambigu comique (1826) ; satires politico-littéraires. – Cession à Paul Lacroix du *Mercur de France au XIX<sup>e</sup> siècle* (1831). – Pièces du procès concernant l'attribution du prix fondé pour récompenser l'*Histoire de Soissons* (1837-1838). – Réponse de Lacroix à l'avocat du libraire Dumont (1838). – Vente de la bibliothèque de Lacroix (1839-1842). – Catalogue et legs à l'État de la bibliothèque Motteley (1849-1853). – Pièces tendant à prouver la propriété littéraire de Lacroix dans la publication du *Moyen Age et la Renaissance* (1847-1855). – Lettre à l'ambassadeur de Russie (1859). – Une lettre inédite de Mérimée. – Pièces relatives au legs de Lacroix à la bibliothèque de Montpellier (1877-1885). – Édition de la correspondance de Paul avec Jules et Caroline Lacroix.

---

## ANNEXES

Milieu familial : deux tableaux généalogiques des familles paternelle et maternelle de Paul Lacroix indiquent ses parents contemporains (sur cinq générations), avec l'activité de chacun et la nature de ses relations avec le bibliophile. – Bibliographie de Paul Lacroix : notices détaillées des œuvres originales, éditions et préfaces, keepsakes, collaborations anonymes ; reprise méthodique de la chronologie, des traductions, contrefaçons belges, ouvrages condamnés ; postérité des œuvres de Lacroix (rééditions posthumes, remaniements, cotes et rééditions actuelles).

---